



LA PSYCHANALYSE, LA RÉFLEXIVITÉ ET L'ENFANT

[Michel Ody](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychanalyse](#) »

2012/3 Vol. 76 | pages 649 à 664

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130593928

DOI 10.3917/rfp.763.0649

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2012-3-page-649.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

I – Interventions

La psychanalyse, la réflexivité et l'enfant

Michel ODY

INTRODUCTION

Le cadre assez familier du colloque de Deauville me permettait de dire qu'au premier abord, le thème de la réflexivité ne m'inspirait pas beaucoup.

C'était un terme sans doute pour moi trop chargé de significations dans différents champs du savoir, des mathématiques à la philosophie en passant par l'anthropologie, voire dans l'art conceptuel. D'aucuns n'étaient d'ailleurs pas assurés de sa fécondité. Pour notre champ, ce terme sollicite rapidement quelque arrimage métapsychologique.

Certains de nos collègues s'y sont employés depuis quelque temps, et en particulier René Roussillon et Christian Delourmel.

Pour rappel, R. Roussillon a écrit à plusieurs reprises sur le sujet, mettant en discussion, dans différents textes, le rapport de la réflexivité avec la pensée, l'associativité, le jeu, la transitionnalité, le sexuel, le moi-peau, la sensorimotricité, la psychose, pour les principaux thèmes.

Christian Delourmel a surtout travaillé le sujet de la réflexivité dans ses deux textes de la *Revue française de psychanalyse* de 2005 (n^{os} 2 et 3) que sont le rapport entre « Face-à-face psychanalytique et réflexivité psychique », ainsi que « Tiers analytique et pouvoir autoréflexif du psychisme... ».

Revenons un peu à l'étymologie. Je n'en reprendrai pas le détail, mais relèverai juste un point. Qu'il s'agisse de *reflecto*, *reflectere* (tourner en arrière, retourner, recourber), *reflexio* ou *reflexus*, on retrouve ce « tourner » ou « tourné » en arrière. Ce mouvement, on le retrouvera jusqu'à ce qui concerne les mathématiques.

Dans les échos que la pensée associative peut avoir au plan psychanalytique, a été déjà pour moi sollicitée, parmi, comme au-delà des données contenues dans l'argument, la question du double retournement. J'y reviendrai.

L'argument relève bien la base de la problématique de la réflexivité. À savoir que si la psychanalyse peut apporter sa pierre à l'édifice de cette notion, c'est en marquant qu'il existe une réflexivité inconsciente, d'une part, et que d'autre part, il est nécessaire d'inscrire dans la réflexivité/réfléchissante son *versus* « miroir vivant », à commencer par ce qui renvoie à la mère suffisamment bonne, winnicottienne. Quelque chose qui conditionne la non moins « suffisamment bonne » organisation du double retournement pulsionnel.

LA QUESTION DE L'« INSIGHT »

Mais je reviens d'abord à une notion qui a une fonction introductive à notre sujet, à savoir l'*insight*, notion que j'avais étudiée il y a une quinzaine d'années à propos de l'analyse d'enfant (1994, p. 681-689) avec en particulier ce qui peut conduire aux *varias* des identifications, avec *in fine*, celle nommée identification à la fonction interprétante de l'analyste, pour paraphraser R. Diatkine. D'une certaine manière, nous ne sommes pas loin de ce que J.-L. Donnet a développé – problématique de l'identification aidant – dans ses travaux au sujet du *surmoi*, lesquels travaux ont des prolongements dans l'organisation de la réflexivité. On peut donc ajouter tout de suite : *a fortiori* chez l'enfant, lequel a justement déjà à organiser son *surmoi*, en particulier dans sa qualité postœdipienne. Qualité en effet, car il en faut parfois peu pour resexualiser les relations moi/*surmoi* sur le mode sadomasochique, lequel perd alors sa « fonction rétroviseur », pour reprendre le terme de J.-L. Donnet. Et comme le *surmoi* postœdipien demande, pour une certaine stabilisation, le second temps de l'organisation de la névrose infantile, c'est-à-dire à l'adolescence, on peut dire déjà que l'*insight*, comme la réflexivité chez l'enfant, sous cet angle, sera par définition « inachevé », pour reprendre un terme de M. Fain.

Insight, ou « vue dedans » (implicitement dedans soi-même, pour ce qui nous occupe), n'a pas de correspondant en français plus proche qu'*introspection*, et pourtant parfaitement inutilisé en psychanalyse. Il faut dire, rien qu'à consulter le « Lalande » (1985, p. 535-536), qu'« introspection » : 1/ est considéré comme un terme d'origine anglaise (*sic*) ; 2/ a pris dans notre langue une nuance péjorative ; 3/ il a été proposé de le remplacer par le terme de *réflexion*. Et la boucle est bouclée...

Le terme allemand *Einsicht*, s'il a malgré tout été utilisé par Freud¹, n'a pas été particulièrement élaboré par lui, pas plus d'ailleurs que celui, si ce n'est de réflexivité – absent – en tout cas, celui de réflexion, y compris dans son double sens.

L'utilisation de la notion d'*insight* en psychanalyse a évidemment été corrélée à l'existence de l'inconscient. Mais de là à la traduire par « prise de conscience » comme purement le faire M. Klein (1973), A. Freud (1985, p. 93) ou d'autres auteurs, il y avait un pas, alors que la différence était déjà marquée (A. Freud) entre auto-observation et *insight*. Toute auto-observation n'est pas *insight*, en effet. Ce pas manquant était d'abord, de mon point de vue en 1994, celui du concept freudien de *Bewusstwerden*, ce « devenir conscient » qui répond à la citation de Freud dans « L'inconscient » de 1915, et qui, lui, a une véritable connotation processuelle. Citation bien connue : « L'existence de la censure entre préconscient et conscient nous avertit que le devenir conscient n'est pas un pur et simple acte de perception, mais vraisemblablement aussi un surinvestissement, un nouveau progrès dans l'organisation psychique » (1915 e, p. 107). Freud, dans le même texte, écrivait, on s'en souvient aussi (*Ibid.*, p. 105) : « Dans la mesure où nous voulons accéder à une conception métapsychologique de la vie psychique, nous devons nous émanciper de l'importance accordée au symptôme fait d'être conscient. »² On comprend pourquoi les rédacteurs de l'argument, lorsqu'ils relèvent l'intérêt de Freud pour les phénomènes de type Silberer avec leur dimension d'autoreprésentation – voire l'intérêt pour l'observateur interne du patient délirant – écrivent : « On peut encore rappeler qu'en choisissant le terme de Métapsychologie, Freud pensait à la *reprise réflexive* de contenus psychiques projetés dans le monde extérieur – cf. l'opération méta ou autométa. »³ Pour en revenir au surinvestissement – « nouveau progrès dans l'organisation psychique » –, on sait que c'est celui des représentations de choses par les représentations de mots, travail psychique qui passe donc par le préconscient.

On voit déjà le travail demandé à ce niveau. Il suffit d'ajouter celui du passage de la première censure, donc, cette fois entre inconscient et préconscient (passage qui va *constituer* les « rejets » préconscients de l'inconscient), puis de suivre le « parcours » de Freud vers la seconde topique, et d'en arriver

1. Cent quarante-trois fois dans le texte allemand et quatre-vingt-deux fois traduit par *insight* dans le texte anglais (communication personnelle de F. Coblenz, après consultation de la « Concordance »).

2. *Studienausgabe*, 3, 151 : « [...] von der Bedeutung des Symptoms "Bewußtheit"[...] », traduit par « consciencialité » dans *OCF.P.*, XIII, p. 231.

3. Mes italiques.

jusqu'aux résistances du ça, pour se douter que le *devenir conscient* est une rude affaire, laquelle dès lors sollicite, nous confronte, à la nécessité de la *perlaboration*, dans la processualité de la cure, par le fait de la répétition.

À ce point de vue, je rappelais que l'analyse contemporaine approfondissant les situations « cas difficiles » ne pouvait se suffire de la dynamique première topique, en même temps – je le souligne – qu'elle restait un objectif, mais sous condition, c'est-à-dire celle d'une ouverture au contre-transfert. Et, quant au rôle essentiel du préconscient, il restait bien présent dans ces états non névrotiques – ce que je n'ai certainement pas contredit plus tard, bien au contraire (2008, p. 57-74) – sous condition du travail interpsychique analysant/analyste, dont cette ouverture au contre-transfert pour un « interpré-conscient » dans le « couple analytique ». Le préconscient comme boussole, tout particulièrement pour ce qui guide le niveau possible de mise en mots de l'intervention et de l'interprétation.

CHEZ L'ENFANT

Tout cela est assez analogique *pour l'enfant* dans le travail analytique, cet enfant qui, dans son associativité, passe par tous les registres de l'expressivité, du plus verbal au plus comportemental, en passant par celui graphique et ludique. L'analyste oscille ici entre attention plus ou moins flottante et attention aiguë, et ses propres possibilités régressives, ce qui fait partie d'ailleurs du procès de réflexivité inconscient. Cette régression sollicitée, en particulier formelle, en particulier chez l'enfant par le dessin et les objets de jeu plus ou moins figurés, favorise en de tels contextes des mouvements symbolisants, se constituant entre patient et analyste. Le fonctionnement du préconscient de l'analyste est constamment mobilisé, jusqu'à sa mise à l'épreuve. Si, certes une des différences entre le travail avec l'enfant et l'adulte, tient à celle du rapport qualitatif/quantitatif dans la verbalisation, n'oublions pas, justement, « l'enfant dans l'adulte », la régression faisant chiasme, faisant pont par moment dans les mouvements de la cure comparée de l'enfant et de l'adulte.

Tout ceci – à commencer par devenir-conscient et perlaboration – m'avait conduit à dire, *a fortiori* chez l'enfant, que l'*insight* était en « trajet »¹, bref,

1. Terme de M. de M'Uzan.

advenait comme une issue, une émergence au cours – donc dans le trajet – d'un processus complexe. Ainsi, pas d'*insight* qui ne s'inscrive dans une processualité. En même temps, il existe une limite à son expression chez l'enfant. Il suffit déjà de se rappeler ces mots de Freud lui-même lorsqu'il écrit, dans « L'inconscient » (1905 *e*, p. 109), que la séparation (*Scheidung*) nette entre préconscient et conscient ne se fait qu'à la puberté, et l'autre citation, dans « Pour introduire le narcissisme », où il relie la censure du rêve à l'idéal du moi – qui dans ce texte de 1914 n'est bien sûr pas encore différencié du surmoi –, idéal du moi qu'il questionne comme principe séparateur entre conscience d'une part, et – pour notre sujet – conscience de soi, d'autre part.

Comme je le disais plus haut, avec l'enfant nous ne sommes pas en effet dans la problématique plus ou moins « achevée » des deux temps et de l'après-coup, ces deux temps séparés par une latence. Période de latence très souvent théorique en clinique, mais qui pourra advenir par le processus de la cure. L'enfant est largement dominé par la réalité de la différence des générations, lorsqu'il est seul dans un bureau avec un adulte. La place, la force du fantasme originaire de séduction de l'enfant par l'adulte sont considérables, et participent beaucoup à l'échange verbal indirect, par la bande, symbolisé/symbolisant (dans les meilleurs des cas). D'où dessins et jeux prenant leur place dans l'associativité. En même temps, comme en contrepoint, pour l'*insight* en « trajet » dont je parlais, cet enfant avec le temps du travail de la cure tend, dans des mouvements d'identification, à s'approcher de son analyste pour s'approprier des éléments de sa fonction. Il peut, d'une façon qui nous surprend, souvent nous montrer qu'il en savait plus long que nous ne l'imaginions. Tel ce garçon qui, familier sans doute de mon travail de rapprochement d'éléments, par exemple, me disait tout à coup : « je sais comment vous pensez... » et la séance reprenait son cours. Ou encore, devant ce qui se « symptomatisait » dans le transfert par la coexcitation sexuelle dans des contextes divers, dont ceux de l'ordre du changement, changement sublimatoire compris, il me disait lors d'un moment de ce type, alors que je lui faisais le lien entre son mouvement de changement et ce qui s'annonçait comme expression de la coexcitation sexuelle : « Vous m'avez appris quelque chose, c'est qu'il y a une relation entre mes sorties aux toilettes et les émotions. »

L'enfant a une particularité lorsqu'il peut organiser dans la cure un fonctionnement suffisamment en « névrose infantile », surtout quand il en était loin au départ de la cure. Il a la particularité d'amplifier son refoulement secondaire en regard de procès antérieurs plus précoces, plus défensifs, clivage, déni, identification projective, etc. Il ne faut pas s'étonner que les souvenirs de cure, voire en cours de cure, moments d'*insight* compris, succombent à ce

refoulement. Certains moments d'*insight* sont comme à réflexivité fulgurante et sont souvent destinés au refoulement. Par exemple, une enfant de 5 ou 6 ans me disait dans un contexte œdipien banal interprété par moi comme jalousie en regard d'un sentiment de menace de perte d'amour : « Comment tu sais ça ? », mais n'y revenait pas, et repartait vers son « trajet indirect ». On peut d'autant plus comprendre cet éloignement rapide après un tel rapprochement, que pour l'enfant, encore bien proche de la pensée animique, la parole étrange de l'analyste peut faire figure de résultat d'un transfert de pensée. Et si l'analyste insistait, il se retrouverait comme le séducteur poursuivant, en figure de cauchemar dans la séance. L'évaluation d'un travail analytique, de toute manière, se fonde moins sur le recueil des souvenirs dans la cure, que sur l'évolution des modalités de fonctionnement.

RÉFLEXIVITÉ ET DOUBLE RETOURNEMENT

Au point où nous en sommes, on se rend compte que ce que je dis de l'*insight* s'inscrit d'une manière ou d'une autre dans la *réflexivité*. Il suffit des rappels qui précèdent pour constater – alors que déjà la question de l'*insight* ne pouvait être traitée de façon isolée, donc obligeait à traiter de ses conditions – que cette obligation ne peut que se confirmer, si cette fois on traite de la réflexivité, notion qui en fait contient, élargit, celle de l'*insight*.

Ainsi, l'*insight* devient une forme de la *réflexivité*. Remarquons que les signifiants « annonçaient la couleur », le terme même de « réflexivité » impliquant plus d'épaisseur, de mouvements, que celui d'*insight*. On peut même dire qu'une telle notion, justement si pluridisciplinaire, comme on l'a vu, sollicite d'autant plus un recours pluriconceptuel dans le champ auquel elle s'applique ; et pour ce qui concerne celui de la psychanalyse, sollicite un recours jusqu'aux fondements de l'organisation de l'appareil psychique. C'est un peu ce qui est arrivé à un autre terme, d'ailleurs ayant quelques échos avec celui ici en jeu, celui de « subjectivation ».

À propos de ces fondements, c'est le moment de parler du *double retournement*, celui à l'intérieur de ces deux « destins de pulsion », ainsi nommés par Freud dans son écrit de 1915, que sont le *renversement* (*die Verkehrung*) dans le contraire et le *retournement* (*die Wendung*) sur la personne propre.

Pourquoi ce choix parmi l'ensemble des facteurs qui participent à la réflexivité ? Sans doute parce que le double retournement est le destin de pulsion qui est le soubassement pulsionnel à cette réflexivité, laquelle implique tant l'érotisme que le narcissisme et avant le refoulement, comme l'écrivait Freud.

Il y a donc une *double dialectique*, celle entre ces deux qualités libidinales (qui peuvent être en « discordance » – Freud), que celle qui impliquera – car ici intriquée dans le sadisme et le masochisme – la pulsion destructrice dans son rapport avec la pulsion érotique.

Je ne vais pas reprendre le long et important développement de Freud en 1915, lequel déborde largement notre sujet. Je ne m'arrêterai qu'à quelques points.

D'abord, et comme le dit Freud « à y regarder de plus près », le *renversement* (*Verkehrung*) dans le contraire « se résout en deux processus différents : le *retournement* (*Wendung*) d'une pulsion de l'activité à la passivité et le *renversement du contenu* » (ici « transformation de l'aimer en un haïr »).

Pour le *retournement* (toujours *Wendung*) sur la personne propre, ce sont les fameux trois temps a, b et c, tant pour le sadisme/masochisme que pour le couple voyeurisme/exhibitionnisme. Ce qui nous intéresse ici est que lorsque Freud parle du « stade (b) » comme il l'écrit, celui où « le retournement sur la personne propre s'accomplit [en] une transformation du but pulsionnel actif en but passif », il précise bien, après avoir évoqué la névrose de contrainte, que « la manie de tourmenter » devient autotourment, autopunition, non pas masochisme. Surtout, Freud ajoute : « Le verbe actif [*Das aktive Verbum*] se transforme, non en passif [*in das Passivum*], mais en un verbe moyen *réfléchi* [*in ein reflexives! Medium*] » (*reflexiv* se traduit aussi bien par « réfléchi » que « réflexif », même si je n'ai pas trouvé le substantif « réflexivité »...).

On peut dire, au plan du signifiant, que ce passage représente les prolégomènes freudiens à la notion de réflexivité ultérieure.

Il me semble, sans que pour autant le terme de réflexivité soit employé, que certains auteurs sont allés dans cette direction, et justement à partir de leurs réflexions sur le double retournement, en particulier A. Green, d'une part, D. Braunschweig et M. Fain d'autre part. Dans les deux exemples, les textes sont d'une grande complexité, et chaque exemple remplit plusieurs pages. Il ne s'agit pas ici d'en rendre compte, exhaustivement, mais de se référer à ce qui concerne les processus de pensée.

Chez A. Green, il s'agit, dans *Narcissisme primaire : structure ou état*, en 1967 (p. 117-121), du sous-chapitre « Le double retournement et la décussation primaire ». La décussation est une métaphore neuroanatomique et botanique, un croisement. Je dirai que, dans l'espace, on peut penser à une bande de Möbius, certes symbole quelque peu connoté... Toujours est-il, écrit A. Green, que le double retournement « ne se réduit ni à une inversion

1. *Studienausgabe*, 3, p. 91.

de direction ni à un simple changement de signe, mais demande qu'on le conçoive comme une *décussation* ». Il ajoute plus loin : « Ce mouvement de retour permet de rejoindre la zone corporelle qui attend la satisfaction comme si, *en celle-ci*, c'était l'objet lui-même qui avait apporté la satisfaction. Car – et c'est là où je veux en venir – comme dans l'inhibition de but, poursuit A. Green, « l'objet a été ici conservé et n'a pas été échangé ». Plus encore, il écrit « mais cette conservation a été payée par la limitation de la satisfaction... ». A. Green ajoutera d'ailleurs que cette limitation vient d'une « modification interne » de la nature propre de la pulsion (p. 120). Ceci fait pour moi directement écho à cette phrase célèbre de Freud de 1912 (p. 64) : « Aussi étrange que cela paraisse, je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction. » Comme on se rappelle que le double retournement a une valence narcissique qui précède le refoulement secondaire, cela se trace jusqu'à ce que Freud écrive dans l'*Abrégé*, à savoir que le moi interpose entre l'impulsion et la motricité une activité intellectuelle. Cette activité se fonde sur la réflexivité, elle-même issue du destin du double retournement pulsionnel, avec la transformation de son « verbe actif » en « voie moyenne réfléchie/réflexive ». Imaginons même que c'est ce mouvement qui crée le « verbe » chez Freud, « demiurge » dans cette anticipation langagière métaphorisante, analogiquement à ce que M. Neyraut disait dans son commentaire sur le « Ur » dans « La négation » de 1925 : « Freud prête un langage en première personne » (1997, p. 179), à propos du nourrisson « disant » « cela je veux l'introduire en moi... », etc.

De leur côté, D. Braunschweig et M. Fain, dans l'introduction à la troisième partie de *La Nuit, le Jour* en 1975, « Rêve et castration », mettent aussi en travail le concept de double retournement. Parmi plusieurs points issus d'une analyse des textes de Freud, au moins jusqu'au « Problème économique du masochisme », je m'arrêterai sur un seul, en complémentarité, me semble-t-il, avec le travail d'A. Green, c'est-à-dire sur ce qui concerne les processus de pensée, et à ce titre sur le temps « b » du double retournement.

Ici, tout part d'une erreur de traduction initiale à propos de la « voix moyenne réfléchie », traduite en un premier temps par « voie ». Ici, « voie » donnait l'idée d'un « chemin » – la « direction » critiquée par André Green – aboutissant à un « système de réflexion » (*Ibid.*, p. 205). Je cite un seul passage :

« "La voix moyenne" qui qualifie une position du verbe (le *Verbum*) entre les voix active et passive nomme deux fois l'individu distinguant le "je" du sujet du "me", complément direct. Dans le temps c, "je" devenu "il" rend "me" lieu de jouissance, et non plus source de "coexcitation sexuelle", tel que cela pouvait se passer dans le "Je me". Si "je" reprends

à son compte la tâche de déssexualisation, il n'excite pas le "me" tout en l'empêchant de revenir aux temps *a et c.* » (p. 206)

Et les auteurs ajoutent ce à quoi je voulais en venir, là aussi : « Ce n'est que dans cette perspective déssexualisée que la voix moyenne réfléchie se confond avec le *dialogue interne qu'est la pensée déssexualisée.* »¹ On peut entendre un écho avec le « discours intérieur » dont parle J.-C. Rolland, celui « qui se substitue à l'exigence pulsionnelle... » (2006, p. 87).

M. Fain prolonge cette réflexion en 2001 (p. 35) à propos de la « genèse de la pulsion, désormais appelée à constituer avec un objet une unité de jouissance, à vrai dire un duo ».

Il poursuit : « C'est la mère qui joue ce rôle dans le destin du double retournement lorsqu'elle désinvestit son enfant pour redevenir l'objet de son partenaire sexuel. Ne désinvestit-elle pas la position d'investissement narcissique dans laquelle elle câlinait l'enfant en lui ouvrant la voie de l'hallucination, sa vie sexuelle exigeant qu'elle ne constitue pas avec l'enfant une unité de jouissance ? *Le double retournement ne peut être que triangulaire, ou il n'est pas et manque*². Triangulaire il peut alors être refoulé, l'instance refoulante étant le surmoi maternel (la censure de l'amante). Le temps « avant le refoulement » s'est achevé en même temps que les voies du conflit œdipien se sont ouvertes. Ainsi, l'unité de jouissance à laquelle aboutit le double retournement alerte le *surmoi maternel* qui substitue à « être l'objet jouissant de son complément d'objet sadique » un contre-investissement qui est, en fait, le double retournement lui-même, déssexualisé.

On saisit, à travers ce développement conduisant à la déssexualisation du double retournement, *via* le « surmoi maternel », combien écho se fait avec l'organisation progressive de la réflexivité, dans ce qui la sous-tend au point de vue de l'histoire de la pulsion.

Ajoutons, en même temps, que la resexualisation du surmoi dans les rapports moi/surmoi, peut non moins resexualiser la réflexivité par réactivation de la sexualisation. Question économique, même si pas seulement, en tous cas mouvement au-delà de l'oscillation habituelle « la nuit, le jour », entre resexualisation dans les rêves et déssexualisation dans la vie diurne (D. Braunschweig et M. Fain, 1975). À ce propos, on ne peut qu'interroger le rôle de la coexcitation sexuelle dans la resexualisation, comme celui de la pulsion anale, soit dans cette coexcitation, soit au contraire dans sa participation déssexualisée à la réflexivité (la « retenue » réflexive).

1. Mes italiques.

2. Mes italiques.

On peut enfin penser au développement élaboratif approfondi de J.-L. Baldacci, y compris à propos de son exemple clinique lors du colloque de Deauville de 2009 ayant eu pour thème « L'enjeu du surmoi dans la cure » (p. 663-677). J.-L. Baldacci situait de façon détaillée et précise dans cet enjeu le double retournement dans la dynamique transfert/contre-transfert à propos des interventions et interprétations.

DU CÔTÉ DU MOI

Autre point à ajouter à la dynamique du double retournement, ce qui engage le moi. Nous avons vu que Freud (1915 *c*, p. 26) écrivait que « le renversement (*Verkehrung*) du contenu ne se trouve que dans un cas : la transformation de l'amour en haine ». Or, lorsqu'il revient à cela dans le même texte (*Ibid.*, p. 34), il reprend le terme de « transformation » et introduit celui de « transposition ». Je cite : « La transformation [*Verwandlung*] d'une pulsion en son contraire ne s'observe que dans un cas celui de la *transposition* (1917)¹ [*Umsetzung*] de l'amour en haine. » De plus, parmi les trois oppositions entrant dans aimer (être aimé, haïr, être indifférent), aimer-être aimé correspond au retournement de l'activité en passivité, déjà évoqué, et se laisse ramener à *s'aimer soi-même*, caractéristique du narcissisme, comme l'écrit Freud.

S'il y a analogie dynamique, il y a cependant différence entre ce qui renvoie aux pulsions évoquées précédemment et la « pulsion », comme il l'écrit (« La transformation » d'une *pulsion* en son contraire) en jeu dans la « transposition » – *Umsetzung* – de l'amour en haine (p. 34). Et, de fait, Freud indique bien qu'il y a « pulsion » et « pulsion ». Écho à la différence entre « pulsions sexuelles » et « pulsions du moi ».

Une fois de plus, la réflexivité, notion extrapsychanalytique, nous sollicite, en retour – si j'ose dire – sur l'ensemble de la métapsychologie.

Mais jouons encore un peu le jeu. Pulsion pour pulsion, Freud, à propos de la haine, écrit, toujours dans « Pulsions et destin des pulsions » (1915 *c*, p. 40) : « Dire qu'une pulsion "hait" un objet nous choque [...], les termes d'amour et de haine ne peuvent pas être utilisés pour les relations des pulsions à leurs objets, mais réservés pour les relations du moi total aux objets. »

1. Même terme que dans l'article postérieur (1917) de Freud « Sur les transpositions de pulsions (*Triebumsetzungen*) plus particulièrement dans l'érotisme anal », où il n'est d'ailleurs pas question de celle amour/haine.

J'en resterai à un seul point. Un peu plus loin dans le même texte, Freud écrit : « Le moi hait, déteste, poursuit avec l'intention de détruire tous les objets qui sont pour lui source de sensation de déplaisir, qu'ils signifient une frustration de la satisfaction sexuelle ou de la satisfaction des besoins de conservation. » Et *last but not least*, Freud ajoute : « On peut même soutenir que les prototypes véritables de haine ne proviennent pas de la vie sexuelle, mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation »¹ (*op. cit.*, p. 40), cette *Behauptung*, même qualifiée de *Behauptungstrieb* dans *Le Moi le Ça*, donc une pulsion du moi. Enfin, amour et haine, toujours en 1915, « ne sont pas dérivés du clivage d'une réalité originaire commune, mais ils ont des origines différentes et ont suivi chacun leur développement propre avant de se constituer en opposés sous l'influence de la relation plaisir-déplaisir » (*op. cit.*, p. 41). Et nous sommes pourtant encore avant 1920.

Ce à quoi je veux aboutir avec tout cela est qu'on est ici directement au niveau du moi. On ne peut donc traiter de la même manière, à l'intérieur de la problématique du double retournement, ce qui est finalement de l'ordre de la pulsion sexuelle d'une part, et ce qui est de l'ordre du moi d'autre part, et en particulier ce que Freud appelait pulsions du moi.

Nous sommes donc ici ramenés au problème de la construction du moi – et complémentirement de ses instances qui y seront associées (surmoi, idéal du moi) – dans notre problématique du double retournement.

C'est bien dans cette direction que se sont orientés les auteurs contemporains. Freud avait d'ailleurs prévenu qu'il fallait aller plus avant dans cette direction de recherche.

Le rapport du double retournement à la réflexivité, je l'ai d'abord examiné par rapport au destin de la pulsion sexuelle, dans sa dialectique avec la pulsion du moi, moi qui risque d'ailleurs la prématurité par rapport au développement pulsionnel érotique. Je rappelle par-là que les procès de pensée à tous niveaux sont nourris par ce destin dans son historicisation, l'organisation du double retournement et la souplesse de son *jeu* dans le rapport activité/passivité étant essentiel. Par exemple, la défense, principalement d'ordre narcissique phallique, obère la qualité de ce rapport en faveur de l'activité avec des conséquences pouvant être délétères.

On peut dire que le narcissisme bascule ici vers celui négatif. Il prête ici « assistance aux pulsions de mort » comme le disait Freud. Il n'y a plus d'adéquation entre l'autoconservation et les pulsions du moi. La réflexivité

1. Mes italiques.

est mise à mal par des processus qu'on peut appeler « d'irréflexivité »¹, ici dans leur négativité, qui peuvent toucher jusqu'aux fondements de la réflexivité, non seulement dans l'atteinte du jeu du double retournement, mais jusqu'aux procès du rapport liaison/déliasion de deux éléments de pensée pouvant être reliés entre eux, ces relations en quoi « consiste la pensée » (1900 *a*).

À ces niveaux, la négativité dépasse la question du narcissisme phallique pour concerner les états non névrotiques plus difficiles. Je veux dire qu'avec ou sans narcissisme phallique prononcé, ce narcissisme est en faille de sentiment d'existence, qui s'enracine le plus souvent dès l'histoire la plus précoce. Pulsions destructrices et régressivité extinctive (B. Chervet) sont facilement activables, et justement d'autant plus facilement que le sexuel arrive au fur et à mesure du travail analytique à trouver son expression dans le chemin de la dynamique transfert/contre-transfert.

C'est là qu'il ne suffit plus de penser l'expression du double retournement dans la cure du point de vue de la seule pulsion érotique, mais dialectiquement encore – car n'oublions pas que l'élaboration pulsionnelle érotique, devenant psychiquement libidinalisante, narcissise (au sens du narcissisme positif, A. Green, 1983). Dialectiquement, c'est-à-dire ici avec l'axe de l'identité, lequel est bien en corrélation avec un sentiment d'existence.

Cet axe narcissique, de la constitution du moi, seconde référence à la problématique du double retournement, contient ce qui renvoie au « miroir ». C'est toute l'aventure de la qualité du regard de vie de la mère vers son bébé, qualité nourrie par sa propre histoire. C'est cette aventure dans son devenir qui confirmera ou non le sentiment d'existence de son enfant. On sait que cette fonction miroir réfléchissant a des réverbérations dans la cure, que ce soit dans les questions impliquant le transfert sur le cadre, comme celui sur la parole. On se souvient, au colloque de Deauville de 2003, du travail que G. Haag (2004, p. 1133-1151) nous avait présenté à propos de cet enfant postautiste et de son dessin présentant une suite en marguerite de boucles à rebond, témoin symbolique de l'attendu du miroir maternel, alors miroir vivant, le contraire de ce trajet qui ne revient pas, qui se perd dans le néant ou dans son opposite, c'est-à-dire dans la seule fusion.

1. Pour Y. Couturier, c'est d'abord : le « tacite », l'« incorporé », « le rapport pratique et immédiat au monde ».

UNE CURE D'ENFANT

Je vais repartir de l'analyse d'Henri (M. Ody, 2003, p. 1333-1350). À six ou sept ans, fils unique, il souffrait de façon aiguë d'une symptomatologie obsessionnelle, et de tics, symptomatologie dans le contexte de conflits répétés entre ses parents déjà séparés. Par exemple, ambivalence aidant, il se plaignait de fermer la bouche devant les choses qu'il aimait, et l'ouvrir devant celles qu'il n'aimait pas. Note somatique, l'intensité des symptômes déclenchait des céphalées insupportables. Lorsque je le rencontrais, il me dit, suite au fait qu'il était toujours gêné par ses symptômes, et en référence à une parole de la consultante qui me l'avait adressé : « Mais c'est vrai aussi que ça me rend très triste ce qui se passe entre mes parents ; ça c'est une bonne idée. »

Analogie, lors de la première rencontre avec moi : Henri, huit ans et demi, me raconte un rêve/cauchemar (non nommé comme tel), où, en avion, il passe par le hublot qui éclate. Or il chute et tombe sur une botte de foin. Comme juste avant, il me disait qu'« on » avait oublié de venir le chercher à l'école, situation rattrapée, *in extremis*, je lui rapprochais les deux situations : « Tomber ou être laissé tomber, cela s'était bien terminé. » Silence, et : « Ça c'est bien ! » En fait, « trop bien ». Je n'entendis rien de cet ordre avant longtemps...

Or, dans la perspective du colloque, je n'avais pas résisté à lire les comptes-rendus de la consultante dans ses rencontres avec les parents, et étais « tombé » sur une parole du père, une semaine après ma première rencontre avec l'enfant. Il parlait d'une crise d'angoisse d'Henri accompagnée de tics après une colère, laquelle suivait elle-même une colère de la mère, « épuisée » par la symptomatologie de son fils et disant qu'elle avait envie de le « passer par la fenêtre »...

Refoulement total de cette lecture de ma part... trois ans plus tard. Henri avait alors à peine plus de 11 ans. Mais déjà la puberté agissait. Il avait pris quatre centimètres en deux mois. Il avait « le moral dans les chaussettes », comme il me disait. Or, avant cette « poussée » pulsionnelle, tout allait bien. Il n'avait plus de symptômes depuis un bon moment, et était en tête de classe, de façon continue, alors qu'il était en échec scolaire au départ. Sa mère était venue (je la recevais, comme le père, et à leur demande, ensemble ou séparément, en présence de l'enfant). Elle était angoissée par des idées suicidaires dont son fils lui faisait la confidence. Non dupe, elle sentait bien qu'il y avait quelque relation avec cette puberté. Sauf qu'à ce propos sa parole était significative : « Je sais qu'il va y passer... Il faut qu'il y passe », parole quelque peu surdéterminée... Or de fil en aiguille, on en arrive à sa propre adolescence, à

son avis fort mal vécue, et avec des idées suicidaires. Je n'ai évidemment pas été lui dire si elle savait que son fils allait y passer, comme elle disait... et par la fenêtre, par le hublot...

En tout cas, elle se rend compte devant Henri – très attentif – du rapprochement avec ce qui l'a conduite à notre rencontre de ce jour. C'est ce genre d'expérience en séance pour Henri qui participa à sa réflexivité par rapport à d'autres que lui, avec l'issue interprétante que ces autres retournaient, comme en une « vengeance » ce qu'ils avaient vécu chez eux. Il avait ainsi compris aussi, cette fois avec son père présent en séance à la demande d'Henri, que ce père était d'autant plus exigeant sur ses résultats qu'il était, enfant, d'autant plus « mauvais élève » en classe qu'il ne s'était pas senti aimé. Sa sœur aurait été vécue comme la préférée, et lui, Henri devenait ainsi comme chargé de mission par son père pour la réussite scolaire, ce qui avait abouti au résultat contraire pendant un bon moment.

Vingt mois plus tard, à presque 13 ans, nous sommes avec le temps « perlaboratif », dans une conjoncture générale d'associativité éminemment plus ouverte. Va-t-il dire n'importe quoi qui lui vienne à l'esprit, interroge-t-il ? Et surgit alors un lapsus : « ce qui passe par la "fenêtre" »... « la tête », corrige-t-il en riant, n'ayant plus besoin, comme auparavant, d'annuler, voire de « gentiment » me sadiser après un bon temps de silence pour me dire, par exemple : « j'ai réfléchi [*sic*]... je ne suis pas d'accord », et bien sûr, y compris pour des contenus sexuels. J'ai donc eu droit pendant un certain temps à un excellent exercice de l'art de passage perlaboratif par la négation.

Apparemment son lapsus ne lui rappelle rien. Je lui évoque juste « le rêve du hublot ? » plutôt que cette séance avec sa mère, dix-huit mois plus tôt. Un choix inconscient. Suit alors une pause, et Henri se souvient. Dans ce retour, il enrichit alors le récit du rêve. Reconstruction après coup ? Aucune importance. L'importance est dans l'enrichissement associatif. Ce qui, après tout, est dans la logique de Freud dans son article de 1937 (p. 57-73).

Un détail de son nouveau récit témoigne d'un déploiement psychique. La chute de l'avion le conduit à travers un arbre, puis sur la paille. Mais avant, pendant sa chute, il *pensait* dans son rêve, me dit-il ; c'était à une charrette de foin. Mais il n'y eut pas de charrette, ce qui fut quand même sans conséquence... Ainsi il transformait le cauchemar. Cet élargissement du champ onirique participa à son constat qu'il ne se souvenait pas beaucoup de ses rêves, et il décida dès lors d'y être plus attentif.

Je terminerai sur l'évolution d'un *varia* du double retournement, agi dans le transfert du même nom. À partir du moment où Henri fut suffisamment installé dans son analyse, il s'engagea avec moi de plus en plus activement dans une dynamique de jeu de parcours à obstacles en série, énigme

policière, déroulement sur plusieurs séances, vérification progressive de mes souvenirs d'une séance à l'autre. Je me sentis de plus en plus enfermé dans ce processus, mes interventions restant peu efficaces. Jusqu'au jour où ayant sans doute « touché le fond », je lui dis que son insistance me faisait penser aux petits enfants aimant qu'on leur raconte la même histoire, sans qu'il soit question qu'on en change la moindre virgule, et je fis le lien avec son grand-père paternel mort peu de temps avant qu'Henri ne commençât à venir au centre Alfred-Binet, ce grand-père dont il aimait bien qu'il lui raconta des histoires. Il fut à l'évidence touché, et desserra sa maîtrise, voire son emprise, sur moi. Il put alors me parler de ses symptômes obsessionnels, lesquels disparurent par la suite, disparition se maintenant, ce dont il me fit part à plusieurs reprises. En même temps, il se laissa aller à plus de démonstrations physiques, surtout de combats héroïques imaginaires, qui parfois, coexcitation sexuelle aidant, aboutissaient aux toilettes. Ceci pouvait se croiser d'exercices « d'équilibre » sur les traits séparant les grands carreaux du linoléum de mon bureau. Lorsqu'une fois je vivais cet ensemble comme quelque peu répétitif, et me sentais dans un état interne un peu analogique à l'exemple précédent, je lui reliais son jeu d'équilibre à l'assurance « de ne pas tomber comme un caca dans le trou des cabinets ». Certes, il fut stupéfait, et silencieux tout d'abord. Je ne reprendrai pas ce que j'ai dit en 2002, mais vais plutôt enchaîner sur un second temps, où Henri revient à ce jeu sur les carreaux, un peu inconsciemment. Il me parle en effet d'autre chose, tout en sautillant aussi bien dans le cadre du carreau, que sur les lignes d'encadrement. Puis il me confirme que maintenant, comme il l'avait d'ailleurs déjà dit, il s'en « fout » que d'être plutôt en telle position que dans l'autre. Et aussitôt ceci précisé, se laissant encore plus aller spontanément que dans ce qu'il avait acquis, il s'enroule, se drape avec le rideau du bureau et profère : « Pharaon ! », pose à l'appui. Je lui dis : « trône, c'est ce qu'on dit aussi de la cuvette des cabinets », et avec le ton adéquat à la scène, j'ajoute : « Je suis un pharaon sur son trône, et... ne tombe pas dans le trou des cabinets ! » Henri éclate de rire, et dit « Génial !... », mais, surtout, il ajoute : « Ça fait un truc de plus dans notre histoire ! », excellent indice perlaboratif. Et, pour l'associativité non moins perlaborative et symbolisante, prenant son jeu de cartes Yu Gi Yo, il érigea imaginativement plusieurs personnages en hologrammes...

Encore un mot. C'est une séance où il a 13 ans (l'analyse a duré encore un peu plus d'un an). Dans cette séance, alors qu'il revient à la question de la recherche du souvenir de ses rêves, il manipule un peu le tiroir où se trouvent ses dessins, les prend et retrouve de nombreux souvenirs, dont ceux des énigmes policières.

Et il me dit alors : « Oh ! Vous avez dû souffrir... Vous en avez bavé... C'est horrible ! », un peu ludique quand même. Mais très sérieux, il ajoute qu'il n'avait « pas du tout » conscience de cela à l'époque...

Un après-coup réflexif.

Michel Ody
72, rue Bonaparte
75006 Paris
m.ody@wanadoo.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Baldacci J.-L. (2010), Là où était le surmoi... ?, *RFP*, t. LXXIV, n° 3, p. 663-677.
- Braunschweig D., Fain M. (1975), *La Nuit, le Jour*, Paris, PUF.
- Freud A., avec J. Sandler, H. Kennedy, R. Tyson, *Techniques de psychanalyse de l'enfant*, Paris, Privat, 1985.
- Fain M. (2001), Mentalisation et passivité, *Revue française de psychosomatique*, 19.
- Freud S. (1900 a), *L'Interprétation du rêve*, tr. fr. J.-P. Lefebvre, Paris, Le Seuil, 2010.
- (1912 d), Sur le plan général des rabaissements de la vie amoureuse, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF.
 - (1915 c), Pulsions et destin des pulsions, *Métopsychole*, Paris, Gallimard.
 - (1915 e), L'inconscient, *Métopsychole*, Paris, Gallimard.
 - (1917 e), Sur les transpositions de pulsions (*Triebsumsetzungen*) plus particulièrement dans l'érotisme anal, *La Vie sexuelle*, tr. fr. D. berger, Paris, PUF, 1969.
 - (1937), Constructions dans l'analyse, *OCF.P*, XX, Paris, PUF, 2010.
- Green A. (1967), *Narcissisme primaire : structure ou état*, Paris, Éditions de Minuit, 1983.
- (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éditions de Minuit.
- Haag G. (2004), Le moi corporel entre dépression primaire et dépression mélancolique, *RFP*, t. LXVIII, n° 4, p. 1133-1151.
- Klein M. (1973), *Psychanalyse d'un enfant*, Paris, Tchou.
- Lalande A. (1985), *Vocabulaire de philosophie*, Paris, PUF.
- Neyraut M. (1997), *Les Raisons de l'irrationnel*, Paris, PUF.
- Ody M. (1994), L'adulte dans l'enfant et l'*insight*, *RFP*, t. LVIII, n° 3, p. 681-689.
- (2003), La névrose de l'enfant existe-t-elle ?, *RFP*, t. LXVII, n° 4, p. 1333-1350.
 - (2008), Modernité du préconscient, *Libres cahiers pour la psychanalyse*, Paris, In Press, 18, p. 57-74.
- Rolland J.-C. (2006), *Avant d'être celui qui parle*, Paris, Gallimard.